

« Crurent couvrir leur honte et servir la justice
 « En me faisant du feu subir l'affreux supplice.
 « J'étais là, dépouillée et liée au poteau,
 « A l'heure où le soleil derrière le coteau
 « Semble se reposer dans un lit de feuillage.
 « Autour de moi pleuraient les femmes du village.
 « Mais le jongleur riait et son rire moqueur
 « Comme un trait acéré me déchirait le cœur.
 « Pour narguer mes bourreaux, à cette heure terrible ;
 « Je n'aurais pas chanté d'un ton calme et paisible ;
 « Mais j'étais innocente et je mourais sans peur.
 « Un instant s'éloigna le barbare jongleur,
 « Et revint brandissant une torche enflammée.
 « Il me sourit encore ! et, soudain la flamme
 « Fit monter jusqu'au ciel ses épais tourbillons ;
 « Et je sentis du feu les cuisants aiguillons,
 « Mais, tout-à-coup, que vois-je au milieu de la flamme ?
 « Un esprit merveilleux ! une brillante femme !
 « La même que je vis devant la haute croix,
 « Elle défait mes nœuds de ses flexibles doigts,
 « Baise mon pâle front et me dit à l'oreille :
 « Nana, sauve toi, sur tes jours, moi, je veille !
 « Et, je ne sais comment, malgré les javalos,
 « Je franchis le village et courus près des flots :
 « Mais, j'éprouvais alors une étonnante force ;
 « Je pris un aviron, puis un canot d'écorce,
 « Et je voguai sans peur sur les flots périlleux
 « Jusqu'au jour où le vent me poussa vers ces lieux.
 Ainsi parla longtemps la jeune fugitive
 Prêtant à son récit une oreille attentive.
 Domagaya muet la regardait toujours.
 « O Nana, dit-il, Nana, mes amours !
 « Retournons maintenant au pays de nos pères ;
 « Je les enchaînerai ces langues de vipères
 « Qui sur toi n'ont pas craint d'appeler tant de maux.
 « Le jongleur maudira ses desseins infernaux.
 « Comme l'iniquité, la justice a son heure.
 « Mon père, en revoyant ses deux enfants qu'il pleure,
 « Saura qu'à des méchants il a donné sa foi.
 « Il se repentira d'avoir douté de toi.
 « Voguons dans ton canot, voguons, ô mon amie,
 « Mon frère nous suivra sur la mer endormie.

Poème de M. L. J. C. Fiset.

L'auteur, après des considérations générales sur la gloire et sur l'état des esprits au XIXe siècle, s'écrie :

.....
 Non, ce n'est plus le temps où les divins prophètes
 Aux croyants d'Israël prédisaient l'avenir ;
 Non, le siècle affairé ne veut plus revenir
 Aux rêves des poètes ;
 Mais le penseur naïf, enfant du Canada,
 En parcourant la page où Luther vient de naître,
 Y voit passer Colomb, et Dieu lui fait connaître
 La main qui le guida.

Puis, aux lueurs de l'incendie
 Qu'allume le moine orgueilleux,
 Niant, dans sa course hardie,
 La lumière qui vient des cieux,
 Quand Rome sera dévastée,
 Quand Albion persécutée
 Tremblera sous des dieux mortels,
 Il voit Cartier, nouveau Moïse,
 Voguant vers la terre promise,
 Du Christ relevant les autels !

Hélas ! il cherche en vain dans ce vaste domaine
 Conquis sur l'inconnu par l'illustre marin,
 Sur un coin de ce sol, la colonne d'airain,
 Prix de sa gloire humaine !
 Puis au-delà des mers, aux lieux de son berceau,
 S'il demande la tombe ou le héros repose,
 Le passant lui propose
 De chercher le sillon que creusa son vaisseau.

Tu dors dans la fosse ignorée,
 Noble vainqueur de l'Océan,
 Loin de ta nef désemparée,
 Près d'un obscur paysan !
 Le marbre ou l'airain centenaire
 Est la part du chef sanguinaire

Qui dévaste l'humanité !
 A toi le chant plaintif de l'onde,
 Le pleur du vent, l'oubli du monde,
 Les hurriers de l'éternité.
 Qu'entends-tu ? lève-toi ! du hardi promontoire
 Où tu surpris un jour le roi Donnacona,
 La voix de ces pasteurs que le ciel nous donna,
 Vient réveiller ta gloire !
 D'un passé généreux arborant tes couleurs
 De ces bords conviant la muse qu'elle implore,
 En invoquant ton nom, e-le veut faire éclore
 Des parfums et des fleurs.

Ah ! si la muse adolescente
 Qui cherche l'ombre de nos bois,
 Craintive, émue et rougissante
 N'ose encore élever la voix,
 Ces sons que module sa lyre
 Ranime-les par ce sourire
 Qui transportait les matelots
 Lorsqu'aux jours des fêtes pieuses,
 Ils mariaient leurs voix joyeuses,
 Leurs voix graves au chant des flots.

Viens, descends parmi nous ! accours, ombre chérie,
 Prends place à nos foyers, viens nous parler du ciel !
 Enseigne à nos neveux à lutter pour l'autel,
 L'honneur et la patrie !
 Le peuple de ces bords est un peuple pieux :
 Aux sublimes vertus son esprit est sensible,
 Son âme incorruptible,
 Quand on parle à son cœur de ses nobles aïeux.

II.

Cartier, le Bayard de l'Océan, confie son projet à la mer, reçoit la bénédiction du Pontife et s'embarque sur les flots.

Ah ! qui n'aime à rêver à ces temps héroïques
 Où combattaient les preux sous le roi chevalier,
 Où la foule encombraient les égises gothiques,
 Où les cœurs battaient haut sous l'armure d'acier !
 Oh ! qui n'aime avec eux partager leur franc rire,
 Des poètes du jour saluant les rondeaux,
 Où gémit avec eux, lorsque Bayard expiro
 Comme Roland à Roncevaux.

Bayard ! quels souvenirs ce grand nom fait revivre,
 Que de mâles vertus ! que de nobles exploits !
 Qu'en lisant ses hauts faits le poète s'entivre
 De la foi des martyrs, du vieil honneur gaulois !
 Dans le champ de Rebec, sous le canon qui gronde,
 Qui peut, sans s'émonvoir, entendre ses adieux,
 Quand la France, sa mère, en héros si féconde,
 Pleure en lui le dernier des preux.

Le dernier ! voyez-vous sur la rive normande,
 Cet homme au regard d'aigle, au front grave et sercin,
 Dont l'œil rempli d'éclairs, dont le geste commande,
 Dont la voix retentit comme un clairon d'airain ?
 Le voyez-vous pensif, au milieu de l'orage
 Que sur l'abîme amer soulève l'ouragan,
 Accuser le destin qui l'enchaîne au rivage ?
 C'est le Bayard de l'Océan.

C'est le vaillant Cartier que la mer a vu naître,
 Et jouer, et grandir et lutter sur son sein ;
 C'est le marin sans peur qu'elle a choisi pour maître
 Qui vient lui confier son sublime dessein
 La mer, il l'aime tant, presque autant que la France,
 Presque autant que la gloire et son roi chevalier,
 A ses flots il redit sa joie ou sa souffrance,
 Comme l'arabe à son coursier.

« Flots, courbez-vous, c'est le seigneur qui passe !
 « Faites silence, inflexibles autans !
 « La voix du Christ retentit dans l'espace,
 « Je vais remplir ses décrets éclatants.
 « Les anciens jours leur offrant pour modèles,
 « Il dit encore à ses peuples divers,
 « Comme jadis aux apôtres fidèles
 « Allez prêcher mes lois à l'univers ! »